

tard, en voyant notre charge couronnée de succès et en constatant que nous n'avions pas besoin de soutien, qu'il ordonna le mouvement tournant conseillé par Yusuf. Toutes choses étant ainsi arrêtées, notre colonel se porta en tête de ses escadrons, les déploya sur une seule ligne et commanda la charge.

Nous étions environ trois cent cinquante cavaliers. Nous nous précipitâmes à fond de train, et tête baissée, dans cette mer mouvante, en poussant des cris féroces, et en déchargeant nos armes. Je réponds qu'aucun de nous n'était plus fatigué, et que nos chevaux eux-mêmes avaient oublié les trente-deux heures de marche qu'ils avaient dans les jambes. A vrai dire, il n'y eut pas de résistance collective organisée. Il restait, pour la défense de la Smala, la valeur de deux bataillons réguliers. Ils furent surpris dans leurs tentes, sans pouvoir se mettre en défense ni faire usage de leurs armes. Nous aurions même traversé rapidement l'immense espace occupé par la Smala, si nos chevaux n'avaient pas été arrêtés, à chaque pas, par un inextricable enchevêtrement de tentes dressées ou abattues, de cordages, de piquets, d'obstacles de toutes sortes, qui permirent à quelques hommes de courage de ne pas mourir sans avoir défendu leur vie.

Il y eut de nombreuses rencontres où l'on joua de toutes les armes. Pour ma part, je faillis y rester. Je galopais droit devant moi, cherchant à gagner, comme l'ordre en avait été donné, l'autre extrémité du campement, quand un cavalier arabe, superbement vêtu et monté sur un beau cheval noir, arriva sur moi et, m'appliquant le canon de son fusil sur le flanc droit, pressa la gâchette. Le fusil ne partit pas, mais, d'un coup de pointe en arrière porté en pleine poitrine, j'abattis le cavalier et lui arrachai des mains, au moment où il tombait, le fusil qui avait failli m'être fatal.

Le cheval noir, richement harnaché, fut pris par un de mes spahis.

Le colonel Yusuf était à quelques pas de là et, tout en galopant, me jeta un bref compliment.

Je renonce à décrire la confusion extraordinaire que notre attaque produisit au milieu de cette foule affolée et hurlante. Le tableau d'Horace Vernet n'en donne qu'une idée bien imparfaite.

On a raconté que la mère et la femme d'Abd-el-Kader avaient été quelque temps prisonnières de nos spahis, qui leur avaient rendu respectueusement la liberté.

Je n'ai pas assisté à cet épisode. D'ailleurs, pendant que nous parcourions en tous sens le campement dont les habitants, en proie à la panique, ne pouvaient soupçonner notre petit nombre, par tous les points de la périphérie de la Smala, quantité de fuyards s'échappaient, les uns à pied, les autres sur des chevaux ou des chameaux, et s'enfonçaient sans direction dans l'immensité. C'était inévitable ; il eût fallu une armée pour les cerner et les prendre.

En arrivant vers les dernières tentes de la Smala, traversée de part en part, les spahis, débandés, éprouvèrent tout à coup une vive anxiété, car ils voyaient venir sur eux une troupe de cavalerie rangée en bon ordre de combat, qu'ils prirent de loin pour les cavaliers réguliers de l'Émir, accourant à la rescousse.

C'étaient heureusement les chasseurs du colonel Morris, qui venaient d'accomplir leur mouvement tournant et qui nous accueillèrent par leurs acclamations.

La Smala était à nous, bien à nous.

Et, en montant sur les bords de l'espèce de cuvette qu'elle occupait, on ne voyait que des fugitifs s'éparpillant à tous les coins de l'horizon.

Yusuf, qui, comme tous les Orientaux, était un metteur en scène de premier ordre, s'occupait déjà à réunir, comme trophées de la victoire, les objets les plus remar-

Dep. d. Musée de Versailles

quables et les plus curieux tombés entre les mains de ses spahis. Il les offrit au Prince, qui reçut entre autres, avec les marques du plus extrême plaisir, les armes envoyées par le Roi à l'Émir, lors de la signature du traité de la Tafna. Ces armes avaient été prises, dans une magnifique tente appartenant à Abd-el-Kader, par les hommes du capitaine Piat.

Le duc d'Aumale envoya au capitaine, quelques mois plus tard, un sabre admirable qu'il avait fait faire à son intention.

Le colonel voulut bien, sur le terrain même de la charge, me présenter au Prince et lui demander la croix pour moi. « S'il y a deux croix pour les spahis, dit le duc d'Aumale, la première sera pour M. Legrand, la seconde sera pour vous. »

Legrand était lieutenant au 3^e escadron, où je devais le remplacer, l'année suivante. Le 16 août 1870, général de division, il fut tué en chargeant à la tête de ses régiments.

Il y eut deux croix pour les spahis. J'eus la seconde.

Un demi-siècle a passé depuis ce jour-là, et la joie qu'elle m'apporta est toujours aussi vivante dans mon âme de soldat français.

Le bataillon de zouaves et les deux sections d'artillerie de montagne arrivèrent après six heures du soir.

Ces braves gens étaient éreintés; ils avaient les pieds en sang, mais ils marchaient en ordre, sans avoir laissé un homme ni un mulet derrière eux. Et quand ils eurent bu un coup à la source de Taguine, ils avaient encore la force de faire la nique à nos chevaux aplatis sur le sable. L'infanterie du colonel Camou n'arriva que le lendemain matin.

A une heure tout était fini. Nous étions ralliés et prêts à recevoir comme il convenait ceux qui tenteraient de nous reprendre notre conquête.

Pendant la nuit du 16 au 17, malgré l'extrême fatigue des troupes, on fit bonne garde autour de la Smala, car on redoutait un retour offensif d'Abd-el-Kader, dont l'inaction nous semblait inexplicable.

La journée du 17 fut employée à faire des reconnaissances, et aussi à réunir et à ramener les innombrables troupeaux abandonnés par leurs possesseurs et que, d'ailleurs, le voisinage de l'eau avait empêchés de trop s'écarter.

Le 18, le duc d'Aumale leva son camp de Taguine, marchant en bataille, prêt à faire face à l'ennemi et poussant devant lui plus de six mille prisonniers, hommes, femmes et enfants.

On fit séjour à Boghar. J'étais tellement harassé que je m'étendis là où je m'arrêtai et je dormis tout d'une traite vingt-quatre heures, à poings fermés.

Quand on arriva à Médéah, malgré toutes les largesses qu'on avait faites aux cavaliers indigènes, malgré tout ce qu'on avait semé sur la route, nous avions encore, sans parler des chameaux, des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes, plus de quarante mille têtes de mouton, qui furent livrées à l'intendance au prix de cinq francs l'une. La troupe toucha, par conséquent, une bonne part réglementaire de prise.

Je viens de dire que, pendant la journée du 16 mai et celles qui suivirent, l'inaction d'Abd-el-Kader nous avait semblé inexplicable. Nous ne pouvions nous rendre compte des motifs qui avaient porté l'Émir à ne pas nous disputer sa Smala, et à ne pas profiter de notre fatigue et de nos embarras pour essayer de nous la reprendre. Tous, nous avions conscience du danger que nous courions. Tous nous nous demandions par quel miracle nous avions pu y échapper. Nous apprîmes, en rentrant à Médéah, les causes de notre sécurité.

On a vu que le général de Lamoricière s'était porté jusqu'à Fren dah, pour coopérer avec nous et nous ap-

puyer, si besoin était. L'Émir avait été instruit de ce mouvement et avait ignoré la marche de la colonne du duc d'Aumale, que le Prince lui avait d'ailleurs si habilement dérobée. Il avait donc fait prendre rapidement à sa Smala la direction du Djebel-Amour, pour la mettre en sûreté dans ce massif montagneux, et lui-même, à la tête de ses meilleurs cavaliers, il avait couru au-devant du seul danger qu'il pût prévoir : au-devant de Lamoricière.

Quand il avait appris le désastre de la Smala, il était revenu de notre côté, mais trop tard, car nous avions eu le temps de nous mettre sur nos gardes.

Le général de Lamoricière, bientôt instruit de notre succès par son service de renseignements, avait rejoint, à marche forcée, les débris de la Smala, qui fuyait cette fois vers le Djebel-Amour, et leur avait infligé de nouvelles et sensibles pertes, complétant ainsi notre victoire du 16. Le général était accompagné, comme d'ordinaire, par le Maghzen d'Oran, c'est-à-dire par les cavaliers indigènes des Douairs et des Smélahs, nos alliés, commandés par leur agha, Mustapha-ben-Ismaïl, à qui nous avions accordé le grade de général. Ces cavaliers avaient fait là un butin immense, et cette circonstance amena un désastre qui masqua, aux yeux des Arabes insoumis, le grand échec subi par Abd-el-Kader.

En effet, lorsque le général de Lamoricière revint camper aux environs de Fren dah, après sa razzia sur les débris de la Smala, l'agha lui demanda la permission de ramener à Oran ses cavaliers dont les chevaux étaient fatigués, et qui éprouvaient le désir de mettre leur butin en sûreté. Le général consentit, mais offrit à l'agha de le faire escorter par un bataillon d'infanterie. L'agha répondit qu'il n'avait pas besoin d'un secours qui ralentirait sa marche. Il voulait aller vite. Il venait, à l'âge de soixante-dix-huit ans, d'épouser une jeune femme dont il était très amoureux et qu'il avait hâte de

rejoindre. Et puis, disait-il, avec ses cavaliers, il n'avait rien à craindre. Le général le laissa partir, mais à la condition expresse qu'il suivrait la route de la Minah, qui était la plus sûre. L'agha promit, et une fois en route vers Oran, il coupa au plus court, à travers le pays accidenté et boisé des Flittahs, tribu turbulente, dont la soumission était encore trop fraîche pour être bien solide. Les cavaliers, fatigués, surchargés par leur butin, marchaient en pleine sécurité, sans ordre; quelques-uns d'entre eux ayant même laissé leurs armes aux bagages. L'agha s'avancait en tête, suivi de ses drapeaux, de sa musique et de ses familiers.

Comme il venait de franchir un défilé, dans les parages boisés d'Aïn-Sidi-Harrat, on vint le prévenir que son arrière-garde était attaquée. C'étaient des gens de pied, des pâtres qui, voyant passer des cavaliers et des chevaux pesamment chargés, essayaient de s'en emparer. L'agha, sans pouvoir réunir son monde dispersé, rebroussa chemin. Entouré de quelques chefs, il combattit héroïquement, le fusil à la main, jusqu'au moment où, frappé d'une balle en pleine poitrine, il tomba à terre, après s'être maintenu quelques instants sur sa selle. Alors, tout le Maghzen, saisi d'une terreur panique, s'enfuit, abandonnant le corps de son vieux et noble chef, un drapeau, et presque tout son butin. Il arriva à Oran dans un désordre inexprimable. Les premiers cavaliers qui y parvinrent avaient parcouru plus de cinquante lieues, en moins de vingt heures, sur des chevaux fourbus. Les Flittahs portèrent à Abd-el-Kader la tête coupée du vieil agha, et, pour en confirmer l'authenticité, ils y joignirent sa main droite, qu'une mutilation ancienne rendait facilement reconnaissable. L'Émir profita de l'effet moral de cet événement pour continuer, dans la province d'Oran, et avec une nouvelle ardeur, une guerre où le général de Lamoricière eut besoin de toute son activité et de tous ses talents militaires.

L'imprudence du malheureux Mustapha-ben-Ismaïl était d'ailleurs impardonnable. Il savait que le pays des Flittahs était imparfaitement pacifié. Il n'ignorait pas qu'il avait été récemment le théâtre de combats sanglants, et qu'au mois d'avril précédent, deux escadrons du 2^e de chasseurs d'Afrique, aventurés à la poursuite d'une tribu émigrante, avaient failli périr auprès du marabout de Sidi-Rached. Ils y avaient longtemps combattu à pied et avaient épuisé toutes leurs cartouches, en se servant des cadavres de leurs chevaux comme de remparts, lorsqu'ils furent dégagés par le bataillon de tirailleurs indigènes du commandant Bosquet, accouru à leur secours. Leurs pertes étaient énormes, tous leurs officiers étaient blessés, à l'exception du capitaine Favas qui les commandait et qui fut nommé chef d'escadron pour sa belle conduite. C'est ce même capitaine Favas qu'on peut voir, dans un tableau célèbre d'Horace Vernet, représenté au moment où il reçoit dans ses bras le corps du colonel Oudinot, tué dans la forêt de Muley-Ismaïl, en 1835.

La prise de la Smala fit l'objet d'un rapport adressé par le duc d'Aumale au gouverneur général, inséré au *Moniteur*, et dans lequel Son Altesse Royale, après avoir rendu justice au courage et à la constance de ses troupes, mentionnait les noms des militaires qui s'étaient plus particulièrement distingués. J'eus l'honneur d'y figurer. C'était la troisième citation à l'ordre de l'armée que j'obtenais depuis mon entrée au service. Dans ce rapport, le prince mit sur la même ligne le colonel Yusuf et le colonel Morris. Ce n'était pas très équitable. Certes! le colonel Morris s'était vaillamment comporté à la tête de ses escadrons, mais son rôle purement militaire ne pouvait être comparé à la participation autrement importante du colonel Yusuf à cet événement, qu'il avait en quelque sorte préparé. Les récompenses ne se firent pas attendre. Le héros de l'affaire,

le duc d'Aumale, fut fait lieutenant général, et ne tarda pas à rentrer en France. Le colonel Yusuf reçut la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, et le lieutenant-colonel Morris fut nommé colonel du 2^e de chasseurs d'Afrique. Il y remplaça le colonel Martin de Bourgon, qui lui-même succédait, à la tête du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, au colonel Korte, qui venait de recevoir les étoiles de maréchal de camp.

Le colonel de Bourgon, qui devait être tué dans les rues de Paris, aux journées de Juin, comme général de brigade, avait eu une carrière mouvementée, depuis son arrivée en Afrique. D'un caractère difficile, autoritaire et cassant, il s'était trouvé, comme lieutenant-colonel du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, avec le colonel Le Pays de Bourjolly de Sermaise, d'un caractère encore plus difficile, plus autoritaire et plus cassant que le sien. Ils étaient à couteaux tirés, quand le lieutenant-colonel de Bourgon fut nommé, en 1839, colonel et chargé de l'organisation du 4^e de chasseurs d'Afrique, à Constantine. Il y retrouva, comme inspecteur, son ancien ennemi le maréchal de camp de Bourjolly, qui lui donna des notes tellement déplorables que le ministre de la guerre, le maréchal Soult, ordonna une contre-inspection qui fut confiée au général marquis de Castelbajac. Celui-ci atténua les notes, mais conclut à la nécessité de rappeler en France le colonel, qui passa au 4^e de chasseurs. Ne voulant pas rester sous le coup de cette disgrâce qui aurait compromis sa carrière, le colonel de Bourgon demanda à revenir en Afrique. On lui donna le 2^e de chasseurs d'Afrique du colonel Marey-Monge, nommé maréchal de camp et appelé à recueillir à Médéah la succession très justement convoitée du duc d'Aumale. Là encore, il allait retrouver son inévitable ennemi, le général de Bourjolly, qui commandait à Mostaganem. Pour tout arranger et pour éviter un esclandre, on fit passer le colonel de Bourgon au 1^{er} de

chasseurs d'Afrique, et le colonel Morris eut le 2^e régiment de l'arme, qui était, quand il en vint prendre le commandement, en campagne, au sud de Mascara, du côté de Tiaret.

Abd-el-Kader luttait encore avec le courage du désespoir contre le général de Lamoricière. Deux fois, le colonel Géry avait surpris son camp, l'avait saccagé et avait pris jusqu'à sa tente. Toujours on croyait en avoir fini avec lui, et toujours il reparaissait avec de nouveaux contingents. Le 20 septembre 1843, le général de Lamoricière était à son camp de Sidi-Yousef, près de Tiaret, quand ses éclaireurs l'avertirent que l'Émir était à côté de lui. Le général fit monter à cheval le 2^e de chasseurs d'Afrique, donnant pour instructions au colonel Morris d'attaquer et de poursuivre à outrance l'ennemi. Le colonel Morris partit à fond de train, convaincu qu'il allait apercevoir l'Émir, du sommet de la première colline qui se profilait dans le lointain. On franchit la colline sans rien apercevoir, puis une autre, puis une autre encore, à une allure de plus en plus rapide, de sorte que les chevaux étaient hors d'haleine et le régiment pour ainsi dire égrené, lorsque les Arabes donnèrent brusquement dans le flanc de cette colonne en désordre. Elle était perdue si le capitaine du 6^e escadron, nommé Grattepain, très ménager de ses chevaux, n'était pas resté en arrière, maintenant ses hommes, rassemblés, à une allure des plus modérées. Il jeta dans la mêlée une troupe compacte et des chevaux frais, et sauva le régiment par une manœuvre qui paraissait, au premier abord, une faute.

Les Arabes battirent en retraite, mais en emmenant quelques chasseurs d'Afrique prisonniers, et parmi eux le trompette Escoffier, qui doit être considéré comme le héros de cette journée. Ce brave homme offrit ce jour-là sa vie pour sauver son chef, le capitaine de Cotte. Le cheval de cet officier venait d'être tué dans

la mêlée. Escoffier sauta à terre et donna son cheval au capitaine, en lui adressant ces mots sublimes : « Votre vie est nécessaire au salut de l'escadron ; la mienne est inutile ; peu importe que j'aie le cou coupé. » Ainsi jadis, à Nerwinden, le duc d'Orléans, le futur régent, fut sauvé par son écuyer, du Rocher, qui, plus heureux qu'Escoffier, put être dégagé par un retour victorieux de la cavalerie. Le capitaine de Cotte, remis en selle, rallia l'escadron et continua le combat. Escoffier fut pris. Mais, par extraordinaire, au lieu d'avoir le cou coupé, il fut admirablement traité par les Arabes, bons juges en matière de courage et qui honoraient en lui le dévouement. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et on put lui faire passer, chez les Arabes, cette croix si noblement gagnée qu'il porta pendant toute sa captivité. Il avait conservé sa trompette, comme au quartier, et les Arabes s'amusaient à lui faire jouer les sonneries d'ordonnance, en lui demandant ce qu'elles signifiaient. Un jour, il fit entendre tout son répertoire à Abd-el-Kader et termina par le boute-charge.

— Qu'est-ce que veut dire cette sonnerie ? demanda l'Émir.

— Cela, répondit Escoffier, quand tu l'entendras, tu n'auras plus qu'à f... le camp. C'est la charge !

Escoffier, revenu de captivité, fut pourvu d'un emploi civil qui lui permit de vivre honorablement. Ce n'était pas assez. On eût dû le conserver à l'armée, pour le montrer en exemple aux jeunes soldats. Napoléon lui eût donné une dotation, et probablement un titre de noblesse.

Il y eut encore, dans la province d'Oran, un combat qui porta un coup sensible à la puissance d'Abd-el-Kader. L'Émir avait chargé un de ses khaliffas dont je demande pardon de transcrire ici le nom un peu compliqué : Ben-Allah-Ould-Sidi-ben-Ambareck, un marabout puissant et vénéré de Koleah, de lui amener dans l'Ouest ses bataillons de réguliers. Le général de Lamo-

ricière, prévenu de ce mouvement, lança contre eux le général Tempoure qui, guidé et renseigné par le capitaine Charras, les atteignit près d'un endroit appelé l'Oued-Malah, et les dispersa. Le capitaine Cassaignolles, des spahis, qui devait mourir général de division et président du comité de cavalerie, aperçut, à la fin du combat, un petit groupe de cavaliers qui prenaient, pour s'échapper, une direction opposée à celle du gros des fuyards.

Avec son expérience de la guerre d'Afrique, il comprit qu'il y avait là un chef important que les Arabes voulaient dérober à l'attention des vainqueurs, et il partit au galop, suivi d'un maréchal des logis de spahis nommé Siquot, d'un brigadier et de deux cavaliers du 2^e de chasseurs d'Afrique.

Il ne tarda pas à joindre cette petite troupe, dont le chef resta seul, ses compagnons ayant été promptement mis hors de cause.

Ce chef, résolu à vendre chèrement sa vie, tendit son fusil par le canon au cavalier qui le serrait de plus près, et au moment où le chasseur avançait la main pour le saisir, il pressa la détente. Le chasseur fut tué net. L'Arabe prit un pistolet et, toujours courant, fit feu sur Siquot, qui reçut le coup en pleine figure, mais qui, grâce à un mouvement instinctif, n'eut qu'une blessure au menton. A ce moment survenait le deuxième chasseur, qui passa son sabre au travers du corps de l'Arabe. Peu après, arrivèrent quelques-uns de nos cavaliers indigènes. « C'est Ben-Allah ! » cria l'un d'eux. « Regardez ; il est borgne. » Ainsi, le capitaine Cassaignolles apprit à quel grand chef il venait d'avoir affaire. La tête de Ben-Allah fut envoyée, dans un sac de cuir, au général de Lamoricière, qui reconnut avec émotion les traits d'un homme avec qui il avait eu de fréquentes relations à Koleah, et qui tenait parmi nos ennemis une place extraordinairement élevée. Dans ce même com-

bat, un de mes camarades de collège, le second fils du duc de Vicence, nouvellement promu sous-lieutenant, reçut à la tête une blessure qui mit sa vie en danger, et finalement, lui coûta un œil.

Enfin, en cette année 1843, de combats en combats, d'échecs en échecs, Abd-el-Kader, traqué partout, finit par être obligé de renoncer momentanément à la lutte et par être rejeté vers le Maroc, où nous allions bientôt le retrouver. De son côté, le gouverneur général ne restait pas inactif, et sachant bien que le repos, si chèrement gagné, ne serait qu'une trêve, il s'efforçait d'organiser solidement notre conquête, pour faire face à toutes les éventualités. Il partagea les trois provinces de l'Algérie en subdivisions, commandées par des généraux et des colonels, et en cercles, commandés par des officiers supérieurs, assistés les uns et les autres par ces fameux bureaux arabes qui, malgré quelques défaillances individuelles, ont été une des institutions les plus fécondes de l'Algérie, et ont contribué si puissamment à la pacification du pays. Bien des insurrections dangereuses devaient encore éclater. Mais sous la ferme direction imprimée par le général Bugeaud et qui lui a survécu, on pouvait dire que l'Algérie nous appartenait, sinon sans conteste, du moins sans retour.

Tant de travaux, exécutés en si peu de temps, ne devaient pas rester sans récompense. Le gouverneur général reçut, aux acclamations de l'armée, le bâton de maréchal de France, qui lui fut apporté, à la fin d'août 1843, par le commandant Liadière, officier d'ordonnance du Roi. Le général de Lamoricière et le général Changarnier recevaient en même temps leur troisième étoile.

Ici se place la scène historique qui consacra une rupture irrémédiable entre le maréchal Bugeaud et le général Changarnier. Quoiqu'il dût au maréchal sa nouvelle promotion, le général Changarnier ne lui avait pas pardonné ses façons un peu brusques et, ignorant encore

à l'âge de 59 ans

l'élévation du gouverneur général à la dignité de maréchal de France, se croyant maintenant devenu son égal, il vint le trouver à Alger, pour avoir avec lui une explication décisive, en présence de tous ses officiers. Il tombait mal, car le maréchal le prit de très haut, et lui rappelant toutes les circonstances dans lesquelles il s'était montré insubordonné, il lui signifia qu'il ne faisait plus désormais partie de cette armée d'Afrique, qui honorait sa valeur, mais saurait se passer de ses services. C'est ainsi que se séparèrent ces deux hommes illustres dont la mésintelligence, due à des torts réciproques, ne s'affaiblit que devant la catastrophe de 1848.

Il y a dans le livre de M. d'Ideville sur le maréchal Bugeaud une anecdote que je me plais à rappeler, parce qu'elle donne une idée fort exacte des talents militaires de quatre grands généraux : de Lamoricière, Bugeaud, Changarnier et Bedeau, qui trouvèrent en Afrique une gloire méritée, quoique inégale. A un dîner chez l'évêque d'Alger, Mgr Pavie, le général Bedeau porta sur lui-même et sur ses compagnons d'armes un jugement fort vrai à cette époque, mais qu'auraient peut-être modifié les grands événements de guerre de notre histoire contemporaine, auxquels aucun d'eux ne put prendre part, malheureusement.

De Lamoricière ! Le plus brillant officier de l'armée d'Afrique. Intrépide au feu ; le favori de la Victoire.

Changarnier ! L'homme des ressources. Il sauve tout quand tout semble perdu. De nos désastres mêmes, il sait tirer des éléments de succès.

Bedeau ! Administrateur par excellence ; à l'œil à tout, de la giberne au bouton de guêtre. Quand il a passé quelque part, on peut être sûr que tout y est en règle ; on peut sans crainte engager la bataille.

Le maréchal Bugeaud est leur maître à tous. A lui seul il vaut tous les autres. Aucun de ses lieutenants n'arrive à l'épaule de ce véritable grand homme.

Pour moi, quand je les revois tous par le souvenir, Bugeaud m'apparaît aussi comme le type du grand homme de guerre, mais comme un homme que le sentiment de son incontestable supériorité poussait parfois à la trop faire sentir aux autres. A cette faiblesse, source de tiraillements entre lui et ses jeunes lieutenants, il en joignait une autre : il ne pouvait pas supporter les piqures de la presse, et la presse, qui connaissait cette susceptibilité, en abusait. Que de fois l'ai-je vu, arrivant, le soir, sous la tente d'Yusuf, en froissant dans sa main des coupures de journaux ! La moindre attaque le mettait hors de lui. Ni prières, ni remontrances, ni ordres formels du ministre ne pouvaient l'empêcher de sauter sur son encrier et de répondre aux journalistes avec leurs propres armes. Il désespérait son chef de cabinet, le colonel Eynard de l'état-major, qui, doué d'une grande facilité de travail et d'une grande élégance de plume, avait, lui aussi, un travers : celui d'être jaloux de son influence sur le maréchal. Celui qu'il considérait comme son plus dangereux rival était le colonel Daumas, directeur politique des affaires arabes, à qui les Arabes avaient donné le surnom d'Ouled-el-Chems, « le fils du Soleil », soit à cause de sa manière hautaine de porter la tête, soit à cause des cheveux d'un blond ardent qui le couronnaient, en manière de rayons. Le colonel Daumas savait très bien que le chef de cabinet ne pouvait pas le sentir, et il s'était promis de saisir, et au besoin de faire naître l'occasion de détruire de fond en comble les impressions fâcheuses que les insinuations du colonel Eynard avaient pu faire naître dans l'esprit du maréchal.

Un matin, accompagné de son premier adjoint, le capitaine Bourbaki, il se rendit au palais du gouvernement. Pour arriver au cabinet du maréchal, il fallait passer par celui du colonel, qui répondit à la demande

d'audience du directeur des affaires arabes que le maréchal n'était pas encore sorti de ses appartements.

— C'est fâcheux, riposta le colonel Daumas; car je suis dans l'obligation de le relancer jusque dans sa chambre à coucher, l'affaire que j'ai à lui soumettre ne souffrant pas de retard.

Le maréchal était précisément dans son cabinet, et son collaborateur, désespérant d'en barrer plus longtemps la route, se résigna à annoncer lui-même le colonel Daumas.

— Monsieur le maréchal, dit-il plaisamment, je vous annonce la visite du « fils du Soleil » qui vient vous entretenir du salut de l'État.

A cette plaisanterie innocente, le directeur des affaires arabes répondit par une sortie furibonde. Puis, s'arrêtant tout à coup, il dit au gouverneur général : — Pardonnez-moi la scène déplacée que je viens de me permettre en votre présence; mais c'est plus fort que moi. Eynard et moi, nous ne pouvons pas nous sentir. Je vous supplie de ne tenir aucun compte de ce que je pourrais vous dire contre lui, et de n'ajouter aucune foi à ce qu'il vous dira contre moi.

Puis il sortit, en se frottant les mains et en disant au capitaine Bourbaki : « Je viens de jouer un bon tour à Eynard. Désormais, quand il me bêchera, le maréchal lui répondra : — Oui, c'est convenu; vous ne pouvez pas vous sentir, Daumas et vous. » C'était un bon diplomate que le colonel Daumas. Le maréchal, du reste, se priva des services du colonel Eynard en lui donnant le commandement de Milianah, dès qu'il eut obtenu pour son aide de camp, Trochu, le grade de chef d'escadrons, requis pour les fonctions de chef de cabinet.

VIII

ISLY.

Bals masqués. — En quarantaine. — A Sidi-Bel-Abbès. — L'odyssée de Rovigo. — La mère Anselme. — Présage de mort. — En face des Marocains. — Négociations. — Le capitaine Delachèvre. — Pressentiments réalisés. — Les deux armées. — Un punch. — La tête de porc. — Le capitaine Lecomte. — Une désertion. — Bataillons, en avant! — A coups de lance. — A l'ambulance. — Lieutenant.

Les fatigues de la campagne m'avaient épuisé, et je tombai sérieusement malade. Les médecins déclarèrent qu'un congé de convalescence m'était indispensable, et je l'acceptai avec d'autant plus d'empressement qu'il me permettait d'aller consoler ma mère, retirée, depuis la mort de mon père, chez mon oncle, colonel de cuirassiers en garnison au Mans, où je finis par retrouver la santé. C'est là que, le 6 août 1843, je reçus mon brevet de chevalier de la Légion d'honneur, et ce fut mon oncle que, par une attention délicate, le grand chancelier chargea de procéder à ma réception.

L'épaulette et la croix, gagnées en un temps relativement court, auraient pu suffire à mon ambition. L'ère des aventures semblait momentanément close en Afrique, et j'aurais été sans force pour résister à ma mère qui désirait, dans son isolement, me garder auprès